

LA LETTRE MORTE

C'est une lettre, une courte lettre... que hier dont je voudrais vous entretenir, une lettre qui m'a fiéchié. Non, quelle m'a apporté une mauvaise nouvelle ou que le mot manqué d'obliquité, au moment elle était écrite à la machine.

Une signature au bas de la page était chargée de révéler d'une personne les suffisantes lignes monotones, sans caractère, d'autant plus déconcertantes qu'elles étaient amicales et n'avaient point la banalité d'une communication vulgaire.

C'est une preuve désolante de l'agitation éperdue qui bouscule nos jours, supprime à peu près complètement la sensation du moment présent, tend l'esprit vers ce qui va suivre, le harcèle et l'importune d'une idée fixe: "Quelle heure est-il?"

Comment un voyageur pressé qui, sans soin, fait ses malles et ne peut plus y emporter les effets indispensables du départ, nous n'arrivons par à ranger nos occupations dans nos journées. Notre temps se passe à lutter désespérément contre le principe de physique exigeant que le contenant soit plus grand que le contenu, pour un bénéfice douteux, pour des maux certains.

La lettre écrite à la machine doit être regardée comme un symbole terrible et significatif. C'est le triomphe de la mécanique sur ce qui serait de grâce humaine.

Il y a longtemps que les vieilles personnes "ancien régime" se plaignaient du sans-gêne que notre époque prend trop aisément pour une aimable désinvolture.

Je vous vois dans mon souvenir avec "la précision d'un cinéma". Je ne sais pas jusqu'à quel point cela est flâture, mais que n'est-il continué!

siècle, c'est qu'on vivait dans un cercle restreint de relations choisies. Les femmes sortaient de peine et ne se chassaient que de soi. Une petite société de gens délicats leur rendait visite et dans les bergères, au coin du feu, on causait indéfiniment pour le plaisir d'avoir de l'esprit et parce qu'on était français.

Comment cela serait-il possible aujourd'hui, où les gens spirituels, dont la correspondance est pu être si représentative de notre époque, gaspillent leur temps et le morcellent en un travail de maquerie.

Les femmes qui, autrefois, écrivaient d'un si bon style, avec tant de malice et tant de sensibilité, n'ont plus que le temps de brouillonner trois mots, mais d'une piéce si démesurée que le quantité semble avoir remplacé la qualité.

Une lettre, ce qui était une lettre, c'est pourtant une chose délicieuse. Rien ne donne mieux l'illusion de la présence réelle. C'est un besoin du cœur et de l'esprit que de parler, même après l'adieu, après la séparation et malgré la distance, avec ce qu'on aime.

Il faut avoir échangé des lettres avec ceux dont on cherche à préciser la figure et, bien entendu, je ne fais ici aucune allusion à la graphologie dont j'ignore le premier mot. Avez-vous remarqué combien on a de curiosité pour l'écriture d'un nouveau venu qui a éveillé la sympathie? Cela le classera.

Il y a des gens qu'on aime bien et en qui on ne peut avoir tout à fait confiance à cause de leur écriture. D'autres qui n'ont eu qu'un instant de beaux exemples ou qui rêvent, malgré les talents et le rang qu'ils occupent, une indélibilité vulgaire. D'autres sont de grands enfants qui ont conservé les formes de la douzième année.

Il y a des graphismes méticuleux ou lâchés, prudents ou autoritaires, directs ou sinués, violents ou poltrons, honnêtes ou incolores, prétentieux ou énergiques. C'est chez les femmes surtout, que l'écriture en dit long. Cela en est indicatif! Telle personne, en relief dans le monde, n'en a pas moins une écriture de comptoir et cela fait songer que la fortune, qui n'a pas de discernement a pu lui être trop indulgente.

Quel plaisir de rencontrer une écriture personnelle, tranchante, qu'elle soit difficile ou finement ciselée, mais vraiment créée à son image par un être, paraissant une originalité propre.

couvert d'un masque banal. Nous avions compté sur une des expressions fugitives mais sincères d'une face humaine toujours variée, travaillant et se modifiant même dans le repos, nous ne trouvons qu'une fiction hostile.

Nous sommes déçus, frustrés, humiliés. Nos efforts d'évocation se heurtent à ces caractères trop précis, sans chaleur intérieure, sans animation, sans vie. C'est la véritable violation du secret des lettres, car il semble qu'il n'y ait plus de secret.

Sur la table, à côté de moi, un petit bouquet cherche ses dernières forces dans l'eau qui emplit un verre ancien. Au bec entrent les fleurs des colombes et parmi les fleurs disproportionnées, protestent en deux vers vieillots, le plus doux de tout ce qui vécût autrefois en France de grâce naïve et de sensibilité.

Tout vit par la chaleur d'une lettre. Le sentiment s'y pelet sous les doigts d'une amante.

MAD. CLEMENCEAU-JACQUEMAIRE.

LE PARL

Nous occupons, depuis un an, un poste perdu sur la frontière de Yunnan. Le jour où nous fûmes relevés de notre garde fut un jour de fête.

M. le capitaine Vincent, qui commandait notre détachement, mit une sorte de fierté coquette à présenter bel accueilli à nos successeurs. Toutes les ressources du pays furent mises à contribution pour le repas du soir, le seul que les arrivants et les partants dussent prendre ensemble, car nous devions, le lendemain, lever le camp dès l'aube.

Une sonnerie de clairon nous annonça la petite troupe. Une heure plus tard, nous avions fait connaissance. Les hommes installés, je me promenais, en attendant le dîner, avec le lieutenant qui devait me remplacer, sur la hauteur de la forêt, devant nos baraquements. Il se nommait Caral. Il était petit, mince, nerveux, plein d'entrain et de vivacité. Il me dit:

"Vous ne devez pas être tâté de quitter ce désert? Je ne lui cachai pas ma joie de revoir bientôt la France, de retrouver tous les miens. — Et votre capitaine? — Oh! lui, dit-il, il est plus heureux encore. Il va se marier dès son retour. Un vrai petit roman. Je crois qu'il ne voyait de plus des années. Il ne voyait sa future femme que pendant ses congés, mais il ne voulait se marier qu'après avoir décroché ses trois galons, sa croix et aussi, j'imagine, après avoir réalisé quelques petites économies nécessaires à son établissement.

"Sa fiancée serait sans fortune? — C'est probable. Aussi, il a fait de longs stages dans des postes de frontière où il a pu épargner sur sa solde et gagner un avancement rapide. Un coup de gong nous annonça le dîner. Le repas fut fort gai. J'avoue même qu'on y vida force bouteilles de champagne. Quand nous nous levâmes de table, Caral était très agité. Il prétendit que le vin capteux, l'extrême chaleur de la nuit lui enlevaient toute velléité de sommeil.

"Si nous faisons une petite partie? proposait-il. Le nouveau capitaine, un athlète un peu lourd, déclara: — Libre à vous, mais moi, je vais tâcher de dormir. Sans être foncièrement joueur, le capitaine Vincent aimait assez les cartes. On a si peu de distraction, dans ces pays perdus. Bien des fois, le soir, nous avions trompé l'ennui des torrides veillées par de modestes piquets ou d'interminables écartés.

Cette fois, je m'effaçai devant Caral, qui semblait se promettre un plaisir extrême à cartonner. Je le laissai donc aux prises avec mon capitaine. Ils s'installèrent tous deux sous une vérande et, du fond d'un fauteuil, je suivis la partie d'écarté en fumant des cigarettes. D'abord, Caral perdit avec continuité. En homme habitué à jouer, il avait proposé une mise assez forte, que Vincent avait acceptée par courtoisie et sans doute aussi par respect humain.

A partir de ce moment, son sang-froid l'abandonna. La pensée d'entamer — si peu que ce fût — l'épargne si durement acquise en des années de solitude, d'attente et de périls, l'énerverait évidemment.

Caral paraissait un peu confus de sa veine persistante. En effet, sa position était assez délicate. Devait-il arrêter la partie? En se retirant, il empêchait son partenaire de glisser plus avant sur la possibilité de réparer sa perte. Il est convenu qu'un joueur ne doit pas "faire Charlemagne".

Je ne le reconnaissais pas. Sans doute il courait après son argent, ce pauvre argent si péniblement gagné, si nécessaire à ses projets. Et la partie devenait de plus en plus fiévreuse. Encouragé, de-ci, de-là, par quelques coups heureux, Vincent se passionnait davantage à la lutte. Caral, en qui se révélait un joueur d'habitude, pour qui l'émotion des cartes est devenue une sorte de besoin, semblait oublier ses premiers scrupules. Il ne proposait même plus à son partenaire d'arrêter les trais.

Après à recouvrer son pécule fortentant, il proposa à son adversaire: — Quitte ou double. Ainsi, d'un seul coup, il pouvait réparer la brèche ou la doubler. Mais la chance continuait de lui être contraire. Il perdit, recommença, perdit encore. A cette folle allure, la lutte ne pouvait pas durer longtemps. Bientôt, un moment vint où toute l'épargne du capitaine, un petit tas d'or et de billets, eut passé du côté de Caral.

En moi-même, j'envoyais au diable ce petit lieutenant qui venait de renverser, en quelques heures, tout le patient édifice d'a-heures et d'amour. La lèvre sèche, le front en sueur, Vincent essaya de ricaner: — Ça et est... Je n'ai plus rien... Je suis rasé... Plus rien que ma solde... Et soudain, écharné à rattrapper son argent, un éclair de folie dans les yeux: — Tenez... Je vous joue deux ans de ma solde... contre votre gain... Cette fois, j'espérais bien que Caral allait refuser. Je m'étais

anxiétement. Devant la proposition démente, son exaltation de joueur était tombée. Il scruta le capitaine, ses traits ravagés. Une seconde, il me regarda. Il réfléchit, les sourcils froncés. Puis, à ma vive surprise: — Soit. A pari ou impair. Tout le monde connaît ce jeu, que pratiquent les enfants eux-mêmes. L'un des partenaires tient dans sa main fermée un certain nombre d'objets: billes, cailloux, jetons. Et l'autre doit deviner si ces objets sont en nombre pair ou impair. S'il tombe juste, il a gagné l'enjeu, quel qu'il soit; s'il se trompe, il a perdu. Caral prit une poignée de pièces dans le petit tas amassé devant lui et avança son poing fermé vers le capitaine: — Pair ou impair? dit-il. — Ansois part... Avec un seul mot, Vincent allait décider de sa vie! S'il tombait juste, il récupérait le coup, selon la convention adoptée; toute son épargne. Cette soirée de folie n'était plus qu'un mauvais rêve. Il flânait en France, il épousait la fiancée si longtemps attendue... S'il se trompait, c'en était fini de lui. Il perdait son pécule et, de plus, deux ans de sa solde. Plus de mariage. Même plus d'existence possible. Des dettes, du scandale, puis la mort désirée, appelée, dans quelque embuscade où il se jetterait volontairement... Ah! comme je comprenais son silence épouvanté... Caral répéta: — Pair ou impair? — Comme ja la haïssais, calai-là, d'acculer sa victime à cette effroyable extrémité... Il me semblait que j'avais devant moi le démon même du jeu. Ah! l'infâme petit boutreau... Enhn, Vincent se décida: — Pair. Ah! je n'oublierai jamais ce qui se passa. Caral ouvrit la main. Il fit mine de compter les pièces. Mais je suis sûr, absolument sûr qu'il ne prit pas le temps de les compter. Le général, l'excellent garçon ne voulait que ménager l'amour-propre et les scrupules du capitaine. Et, ayant d'avance arrêté sa réponse, il dit simplement: — Vous avez gagné.

MADemoiselle LANGE

Qu'il est donc malaisé de connaître l'Histoire! S'il est un point acquis, depuis les aimables couplets de la "Fille de Mme Angot", c'est que Mlle Lange fut "la favorite de Barras". Clairville et Straudin nous l'ont certifié; et mettez donc en doute une assertion aussi vraisemblable, quand elle se chante sur un air entraînant devenu populaire.

Or voici qu'il faut en rabattre: la rivalité de Clairette ne paraît pas, tous documents examinés, avoir jamais été dans les bonnes grâces du galant directeur. Il n'aurait eu qu'un mot à dire, car la dame n'était pas de farouche vertu; mais cette aventure trop facile ne le tenta guère probablement, et il semble que cette jolie fille ne franchit point les portes du Petit-Luxembourg où résidaient alors les cinq toitelets chamarrés qui composaient le gouvernement. On sait pourtant que l'accès en était libre. Les Parisiens s'y pressaient en foule pour contempler avec un ébahissement ironique les directeurs assez semblables, dans leurs costumes d'apparat, à des épagneuls de cirque; habit bleu couvert de broderies, pantalon collant, écharpe tricolore, cravate de dentelles vaste comme un drap de lit, souliers à bouffettes et manteau écarlate drapé à l'antique. Même ces cinq hommes courageux portaient un gilet à la romaine dont ils se servaient à l'occasion... pour se gratter le dos.

En dépit donc des refrains de l'opérette fameuse, Mlle Lange ne fut point la reine de cette cour folâtre. Elle régnait à cette époque, sur un nombre incalculable de cœurs; et jugez de son pouvoir d'après son portrait: svelte et gracieuse, le nez fin, les yeux de velours "capucin", la bouche mignonne, un corps parfait, l'air candide et la voix charmante. Quand elle paraît, à dix-huit ans, dans le rôle de Galathée, de "Pygmalion", sur la scène du Théâtre-Français, vêtue d'une robe légère qui l'enveloppait comme d'une vapeur, portant sur ses cheveux châtains, négligemment dénoués, une couronne de vert feuillage, un très-mignonnement d'admiration courut par toute la salle; Paris, dès ce soir-là, adopta amoureuxment l'ensorceleuse débutante, et son succès coûta la vie à deux jeunes gens, deux frères, d'une honorable famille de bourgeois parisiens. L'un d'eux, Jean Agasse, simple clerc de notaire, s'éprit éperdument de l'adorable actrice et eut le malheur d'en être distingué. Ses petites économies et ses maigres appointements ne furent qu'un déjeuner de soleil pour les quenottes de Lange, et le pauvre garçon, ne pouvant se résigner à perdre son insperpécue conquête, fabriqua des lettres de change, en collaboration avec son frère qui entretenait une danseuse de l'Opéra. Tous deux, convaincus de faux et condamnés, furent exécutés en Grève, le 8 février 1790.

Simple épisode dans la vie de la délicieuse enfant. Née à Gènes, dans les coulisses, d'une mère comédienne et d'un musicien, elle avait, toute petite, assisté à tant de drames, vu jouer tant de tragédies et figuré dans un si grand nombre d'opéras où les héros les plus notoires s'entre-tuaient sur les bords de la grande coquette, que de tels dévouements ne l'étonnaient plus guère. Et comment s'attendrir aux malheurs d'un petit clerc de notaire quand tous les soirs, depuis dix-huit ans, on voit mourir, sans en être attristé, de si puissants monarques et de si hautes princesses, exhalant leur passion à grand renfort d'alexandrins enflammés? L'indifférence de Lange ne se trouble donc point, encore que le désagréable couronnement de son idylle est mis en rumeur tout Paris. Elle en tira pourtant la leçon profitable de ne plus laisser parler son cœur qu'en faveur de gens dont la situation pécuniaire fût à l'abri des expédients.

M. Alfred Marquiset a eu la patiente curiosité de se renseigner sur les différentes étapes de cette existence accidentée. En un alerte récit, très récemment publié, il nous conte, avec sa verve et son entrain coutumiers, la carrière de cette enchanteresse dont les purs regards ravagent les cœurs et qui croque les millions comme des prairies. D'abord c'est la rivalité des camarades, jalouses de la beauté et de la vogue de la débutante; puis les épreuves de la Terreur, qui met toute la compagnie d'accord en l'incarcérant; Terreur anodine, car que peut craindre du bourgeois une tête dont tout Paris raffole. Ripailles dans les prisons, intrigues, grands éclats de rire troublant les agnies voisines, inoubliables et brèves: la jolie Lange nargue l'échafaud; sa beauté lui vaut plus de dévoués fidèles que n'en comptait la reine de France, détenue comme elle; le comité de Santé générale, sans pitié pour la veuve Capet, s'ingéniait à rendre douce la captivité de l'actrice et décréta bien vite sa mise en liberté. Alors

c'est la vie folle, les bals, les "thés", d'importation récente, les grands triomphes à Feytaud, les acclamations à Tivoli et chez Garci, où elle paraît portant sur elle les dentelles et l'angrètte de Marie-Antoinette offertes par l'un de ses adorateurs.

Trois d'entre eux-ci ont à signaler, car ils marquent différemment dans la vie de Lange. Le premier, riche banquier de Hambourg, nommé Hoppe, se ruine pour elle, en trois ans, et lui laisse, comme souvenir de leur courte union, une fille, Palmyre, devenue l'héroïne d'un procès à l'époque célèbre: le père et la mère en effet se disputèrent l'enfant qui représentait 200,000 livres dont Hoppe l'avait doté à sa naissance. Ce nouvel incident réglé au mécontentement de deux parties, la comédienne associe son sort à celui de Leuthraud, l'agioteur, l'homme aux belles bottes, ancien garçon coiffeur enrichi par un vol, protégé par le Directoire avec lequel il traite de grosses affaires: canons que les arsenaux ne reçoivent jamais, exploitations imaginaires de mines dont il vend le charbon sans l'extraire, achats de forêts revendues avant d'être payées, fournitures de fers qu'on ne livre jamais, opérations qui se traduisent par un pactole coulant à pleins bords. Leuthraud achète l'hôtel de Salm — aujourd'hui le palais de la Légion d'honneur; — il achète le superbe attelage de douze chevaux ayant appartenu au prince de Foix; il achète enfin Mlle Lange, moyennant 10,000 livres par jour, payées d'avance. Il donne, dans son palais, des fêtes en comparaison desquelles les plaisirs de l'île enchantée ne sont que des réjouissances de guinguette, et il se préside, au bras de sa Lange, promenant par les allées tapissées de jonquilles — sa fleur préférée — ses manières de laquais insolent. Il prend au sérieux sa vanité d'antichambre, et le titre de "comte de Beauregard" dont il s'affuble, si bien que le voilà royaliste, et arrêté, condamné à quatre ans de fers et conduit de brigade en brigade jusqu'à la prison de Melun où il d'aurait pour toujours sans que personne ait pu savoir qu'elle fut sa fin misérable. (Quand Barras était roi, par Alfred Marquiset, un vol, in-8°.)

Lange ne s'en inquiète guère et ne cherche pas à s'informer. Déjà le beau Leuthraud était remplacé auprès d'elle par le fils d'un Crésus bruxellois, carrossier de profession. Ce nouveau-venu s'appelait Michel-Jean Simons et fut, du premier regard, si passionnément amoureux qu'il parla tout de suite mariage. Il avait trente-cinq ans et l'hymen avec la belle actrice ne l'effrayait pas. Mais le père Simons apprit, à Bruxelles, la folie sentimentale de son rejeton; il n'eut pas de peine à se renseigner sur la femme que cet écrivain lui destinait comme bru, car les gens étaient légion qui pouvaient, sans médire, se vanter de la connaître. Indigné, il écrivit une lettre fulminante. Comment! Son fils allait donner son nom respecté à une fille gâtée, à une coquette qui s'était montrée sur les planches, à une aventurière dont l'inconduite était notoire! Le brave homme en pleura de honte: solennellement il maudit son garçon et jurait de le déshériter.

Lange se serait à la rigueur arrangée de la malédiction; l'autre menace l'effrayait davantage. Elle conjura Michel-Jean de ne point répondre à la lettre paternelle, qui bientôt fut suivie d'une autre; le père Simons, devant le piètre effet de ses objurgations, se décida à son voyage de Paris: il annonçait son arrivée imminente. Michel-Jean en tremblait de peur, mais la comédienne, qui connaissait ces pères-là par le répertoire, s'offrit à affronter le courroux du vieillard. Elle avisa de l'entrevue sa jolie amie de théâtre Julie Candeille, qu'on disait suivie de la maîtresse de Vergniaud — et de quelques autres; qui même avait trôné à Notre-Dame en qualité de déesse Raison. Julie Candeille était imposante, romanesque et d'une langueur toute poétique; elle était laugave, elle saisit vite ce que Lange attendait d'elle, et les deux amies se trouvant réunies quand le père Simons, arrivé du matin, se fit annoncer chez l'indigne créature qui lui volait son fil.

Il entre, le regard enflammé, les joues en feu, soufflant de colère; il est accueilli par de délicieuses rousures; il veut gronder, on le cajole; les arguments que tout le long de la route il a rassemblés lui paraissent singulièrement émoussés en présence de ces deux ravissantes Parisiennes, et le bon Flamand comprend que de sa vie il ne retrouvera pareille aubaine. Il se laisse donc prodigieusement prévenances et les gracieusetés, remettant sa grande colère à plus tard. Le soir, un joyeux souper réunit les deux comédiennes aux deux Simons, père et fils. Candeille joue le grand jeu et mit en œuvre toute sa puissance de séduction; on ne se quitte point de la nuit ni le lendemain. Les jours suivants, au bout de la semaine le riche carrossier n'avait pu encore placer un mot du beau discours si soigneusement préparé. Par contre,

il suppliait la ci-devant déesse. Raison d'accepter sa main, son nom, son cœur et sa fortune. Les deux mariages furent bientôt conclus: Lange épousa Simons fils, Simons père épousa Candeille. Quand à la municipalité, les deux couples traversèrent les rangs des curieux, on se bouscula pour voir ces créatures à l'air et à chacun dut s'avouer que jamais plus belle mère n'avait eu plus belle fille.

Le roman de Mlle Lange s'arrête là. La fortune de Simons ne dura guère dans ces quatre jolies mains elle fut si rapidement. Le vieux Simons, bientôt ruiné, devint fou, et Julie Candeille dut se placer comme institutrice dans une famille bourgeoise. Le ménage Lange-Simons, réduit à un train très modeste, se réfugièrent dans la banlieue de Paris, puis en Suisse, où Palmyre se maria, et enfin à Florence; là mourut l'ex-comédienne en 1825. Michel-Jean adorait sa compagne comme au premier jour. Il la fit embaumer peinte et parée ainsi qu'elle était lorsqu'il l'avait connue; puis il enferma le corps, maquillé de la sorte, dans un cercueil à couvercle de glace qu'il dressa dans son salon, afin d'avoir toujours sous les yeux celle qu'il avait tant aimée.

Que devint cette macabre relique quand l'inconvoiable mari disparut à son tour? M. Marquiset n'a découvert indice d'aucune inhumation. Si le dépouille de la belle Mlle Lange existe encore, si elle n'est point, par aventure, exhibée dans quelque musée forain en quel grenier, en quel cabinet anatomique se trouve cette pièce curieuse?

UN INCIDENT TOUCHANT.

On rappelle un incident touchant du dernier avènement anglais. Lors du couronnement d'Edouard VII, le prince de Galles, après avoir pris à genoux l'engagement solennel de rester à jamais l'homme lige de son Souverain, toucha, conformément à la tradition, la couronne royale, embrassa son père sur la joue gauche et se disposait à regagner sa place, lorsque soudain, vivement ému, le Roi tendit la main à son fils. Le jeune prince le salua avec empressement, s'inclina et la pressa contre ses lèvres.

Le Roi le relève, lui prend la main entre les siennes et, pendant quelques secondes, qui paraissent des siècles aux assistants, le père et le fils, rayonnant de bonheur, restèrent ainsi face à face sans pouvoir se séparer. Et lorsqu'enfin, d'un léger soupir, Edouard VII invita le prince George à s'éloigner, il put voir, autour de lui, les larmes glisser sur le visage de ceux qui avaient été les témoins de cette scène émouvante.

CUISINE

Sauce mayonnaise

Mettre dans un bol, un jaune d'œuf cru, poivre, sel, bien mélanger, ajouter une cuillerée de vinaigre ou mieux de jus de citron, mélanger, puis verser goutte à goutte et en tournant toujours, la quantité d'huile nécessaire pour arriver à la consistance voulue et servir. Beaucoup de personnes préfèrent commencer par l'huile et mettre le vinaigre ou le jus de citron en dernier. Nous croyons que ce procédé est moins parfait en ce que le vinaigre fait souvent éclaircir la sauce.

Truffes au vin de madère

Après les avoir brossées et épluchées, les couper en rondelles épaisses, les faire cuire dans la glace de viande avec un verre de vin de Madère, sel et poivre blanc frais moulu, pendant environ une demi-heure, servir dans une timbale de métal ou comme garniture de tournedos, filet, etc.

Crème aux amandes

Amandes douces... 63 gr. Amandes amères... 5 gr. Lait... 1 litre Sucre... 150 gr. Zeste de citron... 1 Jaunes d'œufs... 6

Mouler les amandes, les piler finement avec un peu de sucre en poudre.

Faire bouillir le lait avec le zeste de citron et le reste du sucre, le retirer du feu, y délayer les amandes, verser sur les jaunes d'œufs en tournant, passer la crème au tamis, faire prendre.

Pain de foie de veau

Hacher 1 kg. de foie de veau avec 500 gr. de porc frais gras et maigre, piler ensuite dans un mortier, y incorporer de la glace de viande, un verre à liqueur de vin de Madère, 3 œufs (le blanc battu en neige), sel et poivre. Garnir une terrine avec de la toilette de porc, y mettre la préparation, faire cuire au four et au bain marie pendant 2 heures environ. On peut y ajouter des truffes.